



ELOI LECLERC

Exil et tendresse

 *éditions franciscaines*

ELOI LECLERC

Exil et tendresse

1219 : les croisés sont aux portes de Damiette, sur la côte égyptienne. Ils rêvent de prendre la ville, dernier verrou avant Jérusalem.

Au milieu du bruit des armes surgit un homme frêle, revêtu d'une simple robe de bure. Il veut rencontrer le Sultan d'Egypte, témoigner de cet Amour pour le Christ qui le brûle tout entier.

Et l'improbable se réalise. Le dialogue se substitue aux armes. L'amitié naît entre les deux hommes.

François d'Assise a ouvert un chemin nouveau. Tellement nouveau qu'il faudra attendre huit cents ans et le Concile Vatican II pour que le dialogue entre religions soit officiellement encouragé comme le plus sûr chemin vers la paix.

Eloi Leclerc nous livre ici encore, à la suite de *Sagesse d'un pauvre*, une magnifique méditation sur la vie du Pauvre d'Assise.

Eloi Leclerc

Exil et tendresse

« Tout ce qu'il y a de beau
dans l'histoire du monde
s'est fait à l'insu de nous
par le mystérieux accord de l'humble
et ardente patience de l'homme
avec la douce Pitié de Dieu. »

Bernanos

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

marchand de laine et banquier à la fois ; au cours de ses déplacements, il est amené constamment à entrer en relation avec les représentants des plus hauts personnages de l'Europe. Eh bien ! cet ami me disait ceci : « Si la croisade réussit, c'est une affaire d'or pour l'Occident. La Terre Sainte, il ne faut pas l'oublier, est la porte de l'Orient, le point d'arrivée des caravanes qui y apportent tous les riches produits du monde musulman et de l'Inde. C'est un carrefour commercial ». Et il m'expliquait très intelligemment que, lors de la création des Etats francs d'Orient, après la première croisade, de nombreux Italiens, Français et Espagnols partirent là-bas, y installèrent des entrepôts et firent fortune dans le négoce. Les bateaux qui amenaient les pèlerins, les armes et le ravitaillement, s'en retournaient avec les soieries, les épices et toutes sortes d'objets rares que les trafiquants musulmans vendaient aux chrétiens. Un grand marché s'était ainsi développé entre la Chrétienté et l'Islam, pour la prospérité de tous. A Tyr, à Saint-Jean-d'Acre, à Tripoli, fleurissaient de riches et bourdonnantes colonies vénitiennes, gênoises, pisanes, marseillaises ou barcelonaises. Le marchand avait pris la relève du chevalier. Et cette communauté d'intérêts entre chrétiens et musulmans favorisait une coexistence pacifique. C'était la meilleure garantie de paix. Or la chute de Jérusalem aux mains des Sarrasins a tout remis en question. L'œuvre des pionniers a été balayée aux trois quarts. Tout est à reprendre. La prospérité des affaires et l'honneur de la foi commandent une nouvelle croisade. Pour moi, c'est une évidence. Mais il ne faut pas demander à nos braves montagnards de réfléchir.

– Mon avis, à moi, sur la question est fort simple, dit l'aubergiste : plus on tuera, de ces Sarrasins, mieux ce sera.

– D'accord. Gardons-en, cependant, quelques-uns pour le

commerce. Il faut tenir compte de tout dans la vie, repartit le marchand.

L'aubergiste et les deux marchands discutèrent longuement sur cette question. Pour eux la journée était terminée.

II

Le Concile s'ouvrit solennellement le 11 novembre 1215, en la fête de saint Martin, dans la basilique Saint-Jean-de-Latran, à Rome. L'affluence fut considérable et brillante : 412 évêques, parmi lesquels figuraient les patriarches de Constantinople et de Jérusalem, 800 abbés et prieurs, les ambassadeurs de l'empereur latin de Constantinople, de l'empereur d'Allemagne, des rois de France, d'Angleterre, de Jérusalem, d'Aragon, du Portugal, de Hongrie, le comte de Toulouse et ses fils avec les représentants des seigneurs du midi de la France, les députés des villes italiennes et des républiques lombardes. L'église-mère s'avéra presque trop petite. Il y eut des bousculades malgré la solennité de l'événement. L'Histoire, dans ses fastes, a toujours quelques faux pas : plusieurs graves prélats dont l'archevêque d'Amalfi furent renversés, piétinés et étouffés. « Au lieu de rendre leurs comptes au Pape, ils les rendirent à Dieu », note laconiquement la chronique de Saint-Pierre d'Erfurt.

L'éclat des cérémonies éclipsa ces fâcheux incidents. Le long cortège des évêques et des abbés, coiffés de la mitre blanche et revêtus de la chape de soie blanche, suivis des délégués royaux en grand apparat, chamarrés de haut en bas, constituait une épiphanie éblouissante de la Chrétienté. Le seigneur pape Innocent III parut. Il portait sur la tête la couronne de gloire et sur les épaules le large pallium blanc marqué de croix noires ; l'or et les pierreries étincelaient sur les ornements pontificaux. Jamais le vicaire du Christ ne s'était vu entouré d'une telle gloire.

Innocent III avait voulu personnellement ce Concile. Il gouvernait l'Eglise universelle depuis dix-sept ans. Il n'avait cessé au cours de ces années de déployer la plus grande énergie

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

jusqu'à cinq, six bourgades par jour. Tu n'arrêtes jamais.

– Du vent tout cela, rétorqua François. Et ne suis-je pas le serviteur de tous ? Je dois donc me mettre au service de tous. J'ai à annoncer la paix à ceux qui sont près, et la paix aussi à ceux qui sont loin. La vraie paix de Dieu offerte à tous les hommes en Jésus-Christ. Les Sarrasins n'ont jamais entendu parler de cette paix. Qui la leur fera connaître ? Qui leur donnera d'éprouver la miséricorde du Seigneur ? En ce moment où toute la Chrétienté, à l'appel du Seigneur Pape, tourne encore une fois ses armes contre l'Orient, comment ne brûlerais-je pas du désir d'y porter la paix.

– Ils te feront mourir, dit Masséo.

– Le Seigneur n'a pas craint la mort. Il s'agit de savoir si vraiment nous sommes décidés à le suivre jusqu'au bout, répondit François.

Il y eut un silence. Puis, François ajouta gravement : « Le monde est déchiré. D'un côté la Chrétienté, de l'autre l'Islam. Où sont donc les fils de la Paix, animés du désir de rencontrer les autres hommes, tous les autres, pour former avec eux la grande famille du Père ? »

La nuit était venue, une nuit bleutée, laiteuse sous l'éclat d'un quartier de lune. Le ciel, dans toute son étendue, était sablé d'étoiles. L'air sans un souffle portait dans sa fraîcheur les riches senteurs du printemps. Derrière François et Masséo, dans l'obscurité du taillis, une vie secrète bougeait. Des pas imperceptibles, de légers bruissements de feuilles, le craquement de quelques brindilles en trahissaient la présence. Soudain, sur le côté, des branches basses remuèrent : deux petits chevreuils bondirent sur le chemin blanchi de lune ; ils venaient droit sur les frères, en gambadant, grisés par l'air printanier, un peu soulés par les jeunes pousses. A la vue des deux hommes, ils

s'arrêtèrent net, interdits. Ils demeurèrent là, plantés sur le chemin, les pattes un peu écartées, raides comme des tiges de fer, la tête dressée où luisaient deux grands yeux effarouchés. Puis, brusquement l'un d'eux sauta dans le taillis d'où il était sorti ; l'autre le suivit aussitôt. Le bruit saccadé de leurs bonds sur les feuilles mortes retentit un instant dans le sous-bois.

– Nos frères les animaux ! dit alors François à mi-voix, gravement, comme s'il était dans une église, et dans une sorte de ravissement. Si nous étions plus humbles, plus près de ce qui est simple et petit, nous les entendrions parler de Dieu. Toutes les créatures qui sont sous le ciel murmurent son nom, chacune en son patois. Elles connaissent leur Créateur et le servent mieux que nous.

– Comment peux-tu dire cela ? Elles n'ont pas l'intelligence, objecta Masséo.

– Chacune d'elles, fidèlement et à sa manière, joue le jeu divin de la création et fait écho au mystère de la piété créatrice, répondit François. De la terre maternelle qui obscurément nous porte et nous nourrit, jusqu'au soleil qui rayonne avec grande splendeur, tout ce qui existe se répand vers d'autres êtres. Aucune créature ne se garde jalousement soi-même. Toutes appellent autre chose. La terre est pleine d'un grand mystère. L'arbre chargé de fruits et qui se laisse piller sans vergogne par les oiseaux du ciel ou par l'homme, la mère qui nourrit ses petits et s'expose dangereusement pour eux, sont naturellement accordés à ce mystère. C'est un mystère de piété.

« Il appartient à l'homme de recueillir l'héritage de la terre et de le porter à la lumière ! Mais l'homme peut aussi déchirer le lien sacré de la piété. Jamais totalement cependant. Les racines de ce lien sont trop profondes. Elles plongent dans la terre végétale d'où l'homme lui-même a été tiré. Et beaucoup plus

loin encore : dans le cœur du Père ».

François et Masséo s'étaient couchés sur l'herbe, dans leur manteau, au pied des arbres. Le silence était grand, à la mesure du ciel, plein d'une vie profonde. L'on entendait pousser les herbes et les étoiles d'un même élan. Un bourgeon éclatait. Une touffe d'étoiles tremblait ; et l'une d'elles se détachait, tirant un long fil d'argent au travers du ciel. Le monde poussait dans tous les sens vers le Royaume.

Les deux frères s'étaient endormis. C'est peu de chose, deux hommes couchés côte à côte dans la grande nature. Mais pour François la création tout entière tenait dans la main de Dieu. Il n'y avait pas le monde d'en-haut et le monde d'en-bas, le monde lumineux de l'esprit et le monde ténébreux de la nature. Le Royaume de Dieu n'était pas une doublure de ce monde-ci ; il était au cœur de l'existence la plus quotidienne. Et rien ne lui était étranger. Pas même cette vie d'en-bas qui murmurait dans les herbes, tout contre la terre maternelle. Toutes choses procédaient du même amour et reposaient dans la même main toute-puissante. Et qui se savait dans cette main pouvait s'endormir tranquille sous les étoiles, à l'orée d'un bois, pour se réveiller avec le soleil, baigné de rosée et de lumière, en disant : « Me voici, Seigneur ».

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

la nature, la croisade offrait un champ d'expansion, honorable et à leur taille.

Tous ces hommes écoutaient François. Ils étaient, à vrai dire, déroutés par ses propos peu réalistes. A la plupart d'entre eux, il faisait figure d'illuminé ou, pour mieux dire, d'idéaliste. Ce qu'il disait paraissait très élevé, très noble, mais se perdait dans les nuages. Leur vision du monde à eux n'allait pas si loin. Ils partaient en guerre, ils allaient se battre. Cela signifiait concrètement qu'ils étaient décidés à anéantir le plus de Sarrasins possible. Voilà ce qu'était la croisade pour eux. Quelque chose de massif, de brutal et de décisif. De grandes chevauchées, des charges héroïques, une ruée féroce sur l'adversaire. Au-delà de cet horizon de lutte, de sang et de gloire, que pouvait-il bien y avoir pour eux, si ce n'est le rêve, l'irréel ?

L'un d'entre eux ne put s'empêcher d'exprimer sa réaction intime. Il savait qu'il interprétait la pensée de tous : « C'est très beau de vouloir unir tous les hommes, amis ou ennemis, en une seule grande famille, mais le premier devoir en ce moment, le plus urgent, est de défendre la Chrétienté menacée, de réduire par la force un adversaire implacable et de lui arracher le tombeau du Christ.

– Si le seigneur Pape a fait appel, une fois de plus, à toutes les forces vives de la Chrétienté, répondit François, c'est évidemment parce qu'il a mesuré l'injure faite au Crucifié. Un chrétien ne peut souffrir que le tombeau du Seigneur soit profané. Il y va de son honneur. Et c'est votre gloire de l'avoir compris.

Il y a des mots qui ont un pouvoir magique : ils vont réveiller dans les profondeurs de l'âme des forces cachées extrêmement puissantes. Pour ces hommes, le mot « honneur » était de ceux-

là. François avait touché un point sensible. Il s'en aperçut.

– Oui, c'est une question d'honneur, insista-t-il non par démagogie, mais parce que son âme chevaleresque vibrait d'elle-même à tout ce qui est noble.

« Toutefois, cela ne suffit pas, enchaîna-t-il avec force. Si le tombeau où le corps du Christ a été couché pour quelque temps mérite notre vénération et notre dévouement, combien plus les âmes qu'il a marquées de son sang et qui doivent lui appartenir pour toujours !

– Croyez-vous que vous réussirez à convertir les Sarrasins ? demanda un chevalier.

– Le Seigneur, dans l'Évangile, ne nous a pas demandé de réussir. Ceci n'est pas notre affaire. Il nous a simplement demandé d'annoncer l'Évangile à toute créature et de ne pas craindre pour notre vie.

La simplicité de cette réponse de François était déconcertante. Il se rencontre ainsi de loin en loin de ces êtres qui, par leur simplicité même, tracent à l'humanité des routes nouvelles, là où précisément tous les autres hommes voyaient se dresser une chaîne de montagnes infranchissables. Des routes qui vont droit à relier les hommes entre eux. Ils les tracent le plus naturellement du monde, sans remarquer bien souvent qu'ils sont les premiers à s'avancer sur ces voies. Ce type d'homme est très rare. Il s'agit d'êtres extrêmement dépouillés, qui n'ont plus de volonté propre. Ils obéissent à une nécessité intérieure, soulevés par une grande inspiration. Leur regard ne s'arrête pas aux remous de surface ; ils ne voient pas la vague ni l'écume, mais l'océan. C'est par le dedans d'eux-mêmes, par leur propre profondeur, qu'ils communiquent avec l'univers et qu'ils lui sont adaptés. Sous des apparences parfois naïves, ils sont les grands réalistes. Ils agissent par ce qu'ils sont. François était

l'un de ces hommes.

Vers le couchant, la mer frisait, toute rutilante. Le soleil plongeait dans les flots. L'air fraîchit et les voiles se gonflèrent. Sur le bateau, une trompe sonna. Les chevaliers se rassemblèrent vers le château d'avant où ils se rangèrent en ordre impeccable, comme pour une revue, face à l'orient. Il se fit une minute de silence. Des ordres brefs retentirent. Et soudain, de toutes ces poitrines d'hommes, un chant monta : un de ces chants de croisade mi-religieux mi-guerriers, graves, au rythme lent et puissant, à la gloire du Christ vainqueur. Les voix s'enflaient et dominaient le bruit de la mer dans le soir qui tombait. Il en émanait une impression de grandeur un peu sauvage, pure et tonifiante, comme l'air du large qui vous colle du sel sur les lèvres.

Lorsque les voix se turent, les hommes restèrent sur place, immobile dans l'attente des ordres. Dans le silence presque religieux retentit le bruit insolent d'une gamelle que l'on raclait avec insistance. François, qui se tenait à l'arrière du bateau, chercha du regard d'où pouvait bien venir ce bruit de cuisine. Il aperçut, assis entre deux caisses, le gros marchand qui achevait d'ingurgiter une ration de soupe et s'appliquait à ne pas en perdre une miette, sans se soucier le moins du monde de ce qui se passait ailleurs.

Enfin les chevaliers rompèrent les rangs. Des groupes se formèrent ça et là. Et les hommes se mirent à bavarder tranquillement en attendant la nuit. Le soleil avait disparu, laissant au-dessus du couchant une vapeur d'or. Le reste du ciel virait à l'indigo. Pas un nuage. L'étoile du berger pointa dans l'azur assombri. L'heure était délicieuse, traversée par la brise. La mer toujours aussi calme s'obscurcissait peu à peu et se confondait avec la nuit grandissante. Seuls le clapotis des

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

monde au milieu de la rumeur sourde du camp. Le ciel lui-même, après l'excès de lumière qui, durant le jour, l'avait décoloré, retrouvait la fraîcheur de son azur. De la mer soufflait par moments une brise légère, le long du Nil. Le regard de François se fixait sur les remparts de Damiette comme s'il cherchait à en percer le mystère. Derrière ces murs, des hommes vivaient. Le sultan Mélik el-Kâmil tenait la place avec ses troupes. Ces hommes étaient aussi des êtres rachetés par le sang du Christ, promis à la vie éternelle. Il fallait aller à eux, leur parler, leur annoncer la bonne nouvelle du salut et leur dire que nous pouvions vivre en amis et en frères puisque nous n'avions tous qu'un même Père dans les cieux. Démarche nécessaire, urgente, simplement parce qu'on était chrétien et qu'on ne pouvait plus, sans cela, dire : « Notre Père... ».

Par-delà le Delta, sur la mer, le soleil achevait de disparaître dans une lumière chaude, juteuse comme une orange trop mûre. Et le fleuve aux mille ramifications brillait sur toute l'étendue des terres comme une coulée d'or. Çà et là s'élançaient vers le ciel des bouquets de palmiers dont les fûts, rougis par le soleil, s'épanouissaient en une gloire de grands rameaux dorés, resplendissants comme des épées. Un vol de pigeons beiges décrivait d'immenses auréoles au-dessus de Damiette. Une odeur de cumin flottait dans l'air. La terre, accablée à longueur de jour, reprenait lentement haleine et vie. L'heure était calme et magnifique. Après cette longue traversée, François goûtait la paix de la terre. Autour de lui, le monde, par moments, semblait osciller. Il avait quitté la mer ; il n'avait pas encore retrouvé tout à fait le sol ferme. Cette heure n'était qu'une pause sur sa route ; une halte dans la grande aventure où il s'était engagé.

La nuit était maintenant venue. Autour de Damiette, les feux de bivouac s'allumaient ; leurs points lumineux traçaient dans la

nuit le cercle des avant-postes chrétiens. Soudain, dans le camp des croisés, des cris retentirent, avec des éclats de rire gras où se mêlaient étrangement des voix perçantes de femmes.

– Qu'est-ce que c'est ? demanda François à un chevalier qui passait.

– Oh ! ce n'est rien. Ce sont des soldats qui veulent s'amuser ; ils ont introduit dans le camp des ribaudes qu'ils ont enivrées. C'est l'habitude ici.

François garda le silence. A vrai dire, il n'était pas surpris. Il savait ce qu'il y a dans l'homme, et que Dieu seul est saint. Il en fut néanmoins attristé.

Le lendemain matin, au petit jour, François était debout. Tout reposait encore sur l'étendue du Delta. Pas un bruit. Cette heure vide de l'aube, fraîche et silencieuse comme le matin de la création, invitait à l'adoration. François s'abîmait dans la contemplation de la souveraine grandeur de Dieu et de son ineffable paternité : « Toi seul es grand, Père Saint. Tu es notre vie éternelle, grand et admirable Seigneur ». Et il redisait lentement, en la méditant, la prière de Jésus, le Notre Père. Le soleil s'éleva d'un doigt au-dessus de l'horizon. Les trompettes sonnèrent la diane. Un chien aboya. Des chevaux hennirent. Puis des voix humaines commencèrent à se faire entendre. Le camp se réveillait.

Debout devant la tente où il avait dormi avec ses frères, François considérait à nouveau Damiette dont les murs à présent se doraien au soleil levant. Il n'avait jamais été aussi proche du but de sa mission. Mais il en mesurait mieux maintenant toute la difficulté. Humainement, l'entreprise s'avérait impossible, déraisonnable même. Lorsqu'on apprendrait son projet en haut lieu, on ne manquerait pas de sourire de sa naïveté et on le renverrait poliment, avec un petit air de pitié. Ça ne serait pas

d'ailleurs la première fois. L'important, après tout, était de suivre l'Évangile, humblement, jusqu'au bout.

Non loin, des soldats causaient librement et assez fort. Ils n'avaient pas remarqué la présence de François.

– Ah ! quelle chienne de vie ! pestait l'un d'eux. Encore une journée à tirer, où il faudra cuire au soleil comme des briques. Est-ce qu'ils vont nous laisser languir encore longtemps comme ça ?

– Allons ! ne te lamente pas, lui disait un autre. Qu'est-ce que tu fais aujourd'hui ?

– Moi, rien. Je tue le temps.

– Eh bien, viens avec nous !

– Où ça ?

– Tu verras. Hier, moi et les copains, nous avons fait une randonnée dans le bled. Nous n'avons pas perdu notre temps. Une bonne razzia, il n'y a rien de tel, mon ami, pour se remettre le cœur en place. Et il y a de jolies filles dans le pays, je ne te dis que ça !

– D'accord, je suis des vôtres. En attendant de piller la ville, on peut se rabattre sur le bled.

François s'approcha. Les soldats se turent.

– Vous n'avez pas honte ! Est-ce pour cela que vous vous êtes croisés ? leur dit François tout de go.

– De quoi te mêles-tu ? répliqua l'un d'eux. Tu viens de débarquer, tu tiens à peine sur tes jambes et tu veux nous faire la leçon, va donc, espèce de va-nu-pieds !

Et ils tournèrent les talons.

Pour dissiper cette impression pénible, François se mit à parcourir le camp. Un détachement de prisonniers musulmans s'avançait sous bonne escorte. Ils allaient à la corvée d'eau. On eût dit des squelettes ambulants tant leur maigreur était

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

commencement de ma richesse, comprends-tu ?

– Si j’ai un conseil à te donner, dit François, mets-la vite dans ta poche avec un mouchoir par-dessus pour qu’elle ne s’envole pas.

– Pas de danger ; je la tiens bien. Personne ne me la prendra.

– Et quand tu seras riche, qu’est ce que tu feras ?

– Je m’établirai. Je monterai un grand commerce. Une auberge sans doute. J’aurai de grandes cuisines. Et je serai le maître.

– Ah ! je ne savais pas qu’il y a tant de plaisir à régner sur des chaudrons, dit François avec un sourire.

– Mais j’aurai du personnel, une ribambelle de marmitons, des serviteurs et des servantes. Ce sera mon personnel. Et je t’assure que ça valsera, ce jour-là. C’est moi qui les distribuerai alors, les coups de botte.

– Malheureux Antonio ! Toi aussi ! Si tu fais cela, qu’advient-il ? En mettant les choses aux mieux, tu deviendras un personnage important, je veux dire un homme gras ; tu auras bon lit, bonne table, avec des domestiques nombreux pour te servir ; ils t’obéiront au doigt et à l’œil. Tu seras un homme craint. Mais, vois-tu, tu seras alors incapable de comprendre quoi que ce soit au langage des oiseaux. Tu ne connaîtras jamais que des oiseaux plumés ou en cage, et des hommes rampant comme des couleuvres. Oh, malheureux Antonio ! Tu ne connaîtras jamais d’hommes libres, tu ne verras jamais le visage d’un ami ou d’un frère.

– Pourquoi malheureux ? Qu’est ce que tu me racontes là ? On n’est pas malheureux quand on a tout ce qu’on désire. Oh, je te vois venir ! Tu veux l’avoir, mais tu ne l’auras pas, ce petit soleil qui luit entre mes doigts. Allez, bonsoir. Pour la nuit, mets l’oiseau sous une gamelle renversée. Demain, je t’apporterai une cage.

Puis, il ajouta sur un petit ton goguenard : « Tu n'es pas de la fête ce soir avec nous ? Il y a ripaille, sais-tu ? On va bien s'amuser, toute la nuit ».

– Bonsoir, Antonio, dit François, en s'éloignant.

VIII

Depuis plusieurs jours, une grande activité animait le camp des croisés. On s'affairait beaucoup du côté des forges où les palefreniers ne cessaient d'amener les chevaux par groupes de vingt ou de trente. Une odeur âcre de corne brûlée régnait dans les parages. Les charrons de leur côté révisaient les voitures et éprouvaient la solidité des beffrois ; les artificiers vérifiaient le fonctionnement des puissantes frondes. Beaucoup de ces engins étaient neufs ; ils avaient été construits depuis la dernière tentative d'assaut, et sentaient encore le bois fraîchement travaillé. De solides gaillards suspendaient aux triqueballes les lourds béliers, ou montaient sur des chariots les hautes pièces des trébuchets. Archers et arbalétriers hissaient les mantelets sur les voitures et chargeaient les carquois de flèches neuves. Les haches d'armes, que l'on venait d'affûter, étincelaient au soleil comme des miroirs. Partout retentissaient les coups de marteaux sur le bois ou sur le fer. Et au milieu de ce vaste chantier, des barons allaient et venaient : ils inspectaient, donnaient des ordres, activaient les préparatifs.

Il était clair maintenant pour tout le monde que l'heure de l'attaque était imminente. Le 28 août au soir, des ordres furent donnés pour que hommes et chevaux fussent prêts le lendemain matin à l'aube. En cette fin de journée, la chaleur était particulièrement étouffante. Les hommes qui revenaient des forges avec les chevaux avaient toutes les peines du monde à tenir leurs bêtes. L'air bourdonnait de mouches et de moustiques. Un vent chaud et suffocant se mit à souffler du sud, de plus en plus violent, et au ras du sol. Il chassait des nuages de poussière jaune, qui roulaient sur les campagnes. Bientôt le camp tout entier fut pris dans la tornade. Les fanions au-dessus

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« L'appel du vicaire du Christ a donc été entendu. Des milliers de pauvres volontaires ont surgi. Et allez arrêter cela maintenant ! On ne lutte pas contre le vent qui souffle en tempête. Dans ce camp même où la Chrétienté a planté son croc, voici que je trouve le Pauvre d'Assise, le père de ces milliers de pauvres. Et que veut-il ? Prêcher l'Évangile au sultan. Rien que cela ! Personne jusqu'à ce jour n'avait osé y songer. Vraiment, depuis le temps des Apôtres, la barque de Pierre n'avait pas reçu à bord un aussi gros paquet d'Évangile. C'est à la faire enfoncer, comme au jour de la pêche miraculeuse.

« Et d'où vient, soudain, cette tempête ? Mais la question a-t-elle encore un sens ? Quand l'Esprit souffle, on ne demande pas d'où il vient. Et qui peut dire où il va ? Qui a pu jamais saisir la pensée de Dieu ? Je ne sais si le frère François réussira dans sa démarche auprès du sultan. Mais, qu'il réussisse ou non, une chose est certaine : une brèche sera désormais ouverte dans l'édifice de la Chrétienté, une brèche qui ne se refermera plus. Et il y aura toujours de ce côté-là un appel d'air. Ah ! j'admire avec quelle audace et quelle simplicité cet homme fait sauter les verrous de la Chrétienté, et précisément à l'endroit où ils étaient les mieux cadenassés. L'humour de Dieu ! Personne ne peut empêcher le printemps d'exploser quand l'heure est venue, et pas davantage le Royaume de Dieu d'avancer. Il s'installe au milieu de vous, sans votre permission. Pour un peu, vous passeriez à côté sans le voir, tant il est proche et quotidien. Et pourtant il est là, oui, il est là, il vous fait signe et vous invite à entrer dans la ronde. Allons, mon âme, réveille-toi ! ».

Le lendemain matin, Jacques de Vitry était reçu par le cardinal-légat. Il trouva celui-ci fort réjoui. On venait de lui annoncer l'arrivée de renforts. « Après l'échec du 29 août, expliqua le légat, je pouvais craindre le pire. Il y avait un trou énorme dans

nos effectifs. Une contre-attaque sarrasine nous aurait pris à découvert. Nous aurions été balayés. Les négociations nous ont permis de gagner du temps. Maintenant la soudure est faite. Je puis respirer. Reste à préparer le nouvel assaut, qui cette fois, je vous l'assure, sera décisif. D'autres renforts doivent arriver. Pourvu qu'ils ne tardent pas trop ! » Jacques de Vitry écoutait. Il s'efforçait d'entrer dans les préoccupations du cardinal. Mais son cœur se sentait mal à l'aise dans un univers qui lui apparaissait tragiquement rapetissé.

– J'ai une question à vous poser, dit soudain le légat. C'est au sujet du frère François. Figurez-vous qu'il s'est mis dans la tête d'aller prêcher l'Évangile au sultan. Le pauvre ! Un enfantillage, à mon sens. Ces messieurs d'en face ne lui laisseront pas le temps d'ouvrir la bouche. Quant à voir le sultan, il faut être naïf pour espérer l'approcher. J'aimerais avoir votre avis, monseigneur. Mais je dois vous dire tout de suite que je suis fermement opposé à couvrir une telle démarche. Si le frère François sort de nos lignes, ce ne peut être qu'à titre privé, et à ses risques et périls.

– Laissez-le aller, éminence.

– Vous avez l'air de trouver cela naturel, observa le cardinal.

– De sa part, il n'y a pas lieu de s'en étonner, répondit Jacques de Vitry.

– Sa démarche nous engage tous. Et c'est ce que je crains.

– Et moi, c'est ce qui me rassure.

– Je ne vous suis pas. Que voulez-vous dire ? demanda le légat au comble de l'étonnement.

– Nous sommes tellement préoccupés de défendre la Chrétienté que nous en avons oublié notre mission essentielle.

– Quelle mission ?

– Eh bien ! l'annonce de l'Évangile à toutes les nations.

– Nous défendons ici l’honneur de la foi, rétorqua vivement le cardinal, la tête haute.

– L’honneur de la foi ! Jadis les chrétiens mouraient pour l’honneur de la foi ; ils imitaient leur Maître. Aujourd’hui nous faisons la guerre et nous tuons comme les autres, pour l’honneur de la foi.

– Vous oubliez une chose, mon ami ; la situation n’est plus la même. L’Eglise qui a fait l’Occident en est responsable devant Dieu. Elle manquerait à tous ses devoirs, aujourd’hui, si devant la ruée de l’Islam elle n’invitait pas ses fils à défendre le patrimoine commun, celui de la foi et de la civilisation.

– Cela est sans doute une nécessité. Mais plus nécessaire encore à l’Eglise du Christ l’annonce pacifique du message.

– Eh bien ! dites au frère François qu’il peut sortir du camp, mais que je décline absolument toute responsabilité. Et surtout qu’il évite de nous engager dans cette affaire. Qu’il ne fasse rien qui puisse compromettre le nom et les intérêts chrétiens.

Jacques de Vitry s’empressa de communiquer à François l’exeat du légat avec ses recommandations pressantes. « Je vous remercie, monseigneur, dit François. Si ma démarche échoue, il ne faut incriminer que mes péchés. Si elle réussit, c’est à Dieu qu’il faut en attribuer tout le bien. Priez seulement pour moi afin que se réalise en moi la miséricordieuse volonté du Père ».

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

la dure réalité. Devant lui s'ouvrait à présent l'abîme qui sépare les hommes. Cet abîme pourrait-il être un jour comblé ? Le monde n'était-il pas irrémédiablement divisé ? Il en avait été toujours ainsi sans doute. Et pouvait-on espérer qu'il en fût autrement ? N'était-ce pas téméraire, absurde même, de vouloir changer la nature des choses ? On ne se bat pas contre la tempête.

En silence et en secret François contemplait son Seigneur crucifié : Lui, du moins, croyait à l'amour, il était l'Amour. Mais l'Amour n'avait pas été aimé. Il ne l'était pas davantage aujourd'hui. Il avait été crucifié, et le restait. Ce n'était pas l'Amour qui régissait les relations humaines, mais une loi d'airain. L'Amour serait-il jamais aimé ? Et si le Christ lui-même avait été dupe de son amour ! L'atroce pensée ! Insidieusement, elle cernait l'âme de François, l'enserrait et l'oppressait : « Reconnais donc que tu t'es trompé, que le monde n'est que divisions, violences, luttes pour la puissance et la gloire. Celui qui l'emporte en violence est le maître. Il n'y a pas d'autre maître au ciel et sur la terre que celui qui est le plus fort. Et maintenant, moinillon, toi aussi cligne de l'œil et bats des mains, et dis : « J'ai adoré, j'ai haï, enfin j'ai compris ! ». Et tu seras fort parmi les forts. Plus fort que tous ceux qui n'ont jamais compris rien à rien ».

Non, il ne s'était pas trompé, il n'avait pas donné sa foi à une chimère. François le savait bien. Le plus fort sur la terre comme au ciel, n'est-ce pas précisément l'Amour qui a fait le ciel et la terre ? Il n'en pouvait douter. La cause de son échec, il devait la voir en lui-même. Il se reprochait son orgueil. Il se faisait ainsi tout petit devant Dieu. Et dans son âme dévastée, la paix cherchait à refleurir. Souvent, la nuit, tenu éveillé par ses maux d'yeux, il murmurait à son Seigneur :

« Les pauvres se réfugient auprès de toi,
Ils te confie leurs peines et leurs échecs,
Et même leur déchéance parfois.
Ils t’offrent la grande pitié de la terre.
Ils t’offrent aussi leurs espoirs.
Nous avons foi en toi, Seigneur Dieu fait homme,
Immolé par les hommes,
Pour que l’homme ne soit plus le bourreau de l’homme
Et que les misérables connaissent enfin le baiser de paix ».

Un jour, vers midi, alors que la petite communauté était rassemblée pour le repas, quelle ne fut pas la surprise de tous de voir accourir le frère Angelo ! Il venait de débarquer ; il arrivait tout droit d’Italie. En revoyant François, il se mit à pleurer de joie : « Père bien-aimé, que je suis heureux de te retrouver ! Là-bas, les nouvelles les plus fantaisistes courent à ton sujet. Certains te disent noyé dans un naufrage, d’autres, massacré par les Sarrasins. Ah ! pardonne-moi si je suis venu jusqu’ici sans permission. Il se passe là-bas parmi les tiens des choses si graves que j’ai cru de mon devoir de venir t’en avertir. Les vicaires à qui tu as laissé le soin de l’Ordre ont osé ajouter de nouvelles prescriptions à la Règle : les jours de jeûne et d’abstinence ont été multipliés, le silence quasi perpétuel rendu obligatoire, et, sur bien d’autres points, la discipline a été renforcée. Ces innovations ont jeté le trouble parmi les frères. Certains ne veulent plus obéir ; d’autres prétendent qu’il faut s’inspirer des anciennes règles monastiques, plus éprouvées, plus précises, disent-ils ; ils voudraient que l’Ordre rivalise avec les autres Ordres par l’autorité et la discipline extérieure, par la science et la splendeur de ses cloîtres. Ah, Père ! il est grand temps que tu reviennes, car, dans toute l’Italie, l’Ordre est en train de se déchirer ».

François écoutait silencieux, retiré en lui-même, les yeux tuméfiés mi-clos. Son visage s'assombrit un peu plus. Il devint douloureux, comme une sainte Face. « Eux aussi ! soupira-t-il enfin ; ils me trouvent trop simple ; et trop simple, l'Évangile ».

L'on venait de servir à table un plat de viande. Or ce jour-là, d'après les nouvelles prescriptions des vicaires, était précisément un jour d'abstinence. François regarda ses frères, puis dit au frère Pierre : « Seigneur Pierre, qu'allons-nous faire ?

– Ce qu'il vous plaira, Père ; c'est vous qui avez l'autorité.

– Alors, mangeons ce qu'on nous a apporté, comme il est dit dans l'Évangile, conclut François.

– Bien sûr, pas de problème ! attaquons ! punctua solidement frère Illuminé, qui ne manquait jamais de bon sens ni d'appétit.

Quelques jours plus tard, François réussit à s'embarquer avec ses frères. Mais tandis que le bateau s'éloignait de la côte et gagnait le large, il se prit soudain à penser que cette traversée n'était pas seulement un retour vers l'Italie : elle marquait aussi pour lui le début d'une migration intérieure. Ce martyre qu'il avait vainement recherché au dehors comme une suprême fidélité et une parfaite ressemblance à son Seigneur, c'est au dedans de lui-même, au cœur de sa foi, qu'il devait enfin le trouver. On ne se fait pas martyr soi-même. On ne choisit pas ses bourreaux. Et les plus grandes épreuves de l'amour ne sont pas les épreuves corporelles, mais des épreuves de foi.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

uns contre les autres, car l'endroit était exigü. Les enfants se faufilaient aux premiers rangs ; et là, ils ouvraient de grands yeux. Tout dans ce rassemblement nocturne leur était sujet d'étonnement et d'émerveillement : les lumières, les animaux, la voûte de pierre jaune, crevassée et bosselée, où bougeaient les ombres fantastiques des gens et des bêtes ; et, au milieu de la grotte, sur une table de pierre blanche, le calice du sacrifice, épanoui comme une grande fleur d'or.

Minuit. Une cloche tinta. Et la messe commença. Frère Léon célébrait. François l'assistait revêtu de la dalmatique blanche de diacre. Il chanta l'Évangile qui annonce au monde l'heureux événement :

En ce temps-là parut un édit de César Auguste, ordonnant le recensement de toute la terre... Et tous allaient se faire inscrire, chacun dans sa ville. Joseph lui aussi, venant de Galilée, de la ville de Nazareth, monta en Judée, à la ville de David, appelée Bethléem – car il était de la maison et de la lignée de David – afin de s'y faire inscrire avec Marie, son épouse, qui était enceinte. Or il advint, pendant qu'ils étaient là, que s'accomplit le temps où elle devait enfanter. Et elle mit au monde son fils premier-né ; elle l'emballota et le coucha dans une crèche, car il n'y avait pas de place pour eux à l'hôtellerie.

« Il y avait dans les parages des bergers qui campaient et veillaient la nuit pour garder leurs troupeaux. Et voici que l'Ange du Seigneur se trouva devant eux, et la gloire du Seigneur resplendit autour d'eux. Et ils furent saisis d'une grande crainte. Mais l'ange leur dit : « Ne craignez pas, car voici que je vous annonce une grande joie, qui sera pour tout le peuple : il vous est né aujourd'hui un sauveur qui est le Messie Seigneur, dans la cité de David. Et ceci vous servira de signe : vous trouverez un nouveau-né emballoté et couché dans une

crèche ». Et soudain il y eut avec l'Ange une foule de l'armée des cieux, qui louait Dieu en disant : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes qu'il aime ».

Alors François prit la parole : « Mes amis, avez-vous entendu ? s'écria-t-il, transporté d'enthousiasme : « Vous le reconnaîtrez à ce signe : c'est un enfant nouveau-né, couché dans une crèche ». Le Seigneur de la gloire, à ce signe : un tout petit, frêle et pitoyable comme tout nouveau-né, et couché sur la paille, comme le plus misérable, le plus pauvre, le plus obscur des enfants des hommes ! Voyez l'humilité de Dieu. O humble sublimité ! En cette nuit, le Dieu de majesté est devenu notre frère. Lui le plus grand s'est fait le plus petit, le dernier. Il s'est approché de nous sous le signe de la fragilité et de la tendresse.

« Cette fois, Dieu nous a révélé le fond de son être. En lui, il n'y a pas seulement la puissance, la souveraineté, la science et la majesté ; il y a aussi l'innocence, l'enfance et la tendresse infinies. Oui, mes amis, Dieu est enfance et tendresse. Et il l'est parce qu'il est père, infiniment père.

« Les hommes ne savaient pas jusqu'à quel point Dieu est père. Ils ne pouvaient le savoir. Il fallait que Dieu leur montrât son Fils. Hélas ! les hommes se sont empressés d'oublier. Les hommes au cœur dur n'ont que faire de l'humanité de Dieu. Elle leur est un reproche. Ils ne la comprennent pas. Ils ne la voient même pas. Ils s'imaginent toujours que la grandeur est dans la puissance et la domination. Pauvres hommes ! La vraie grandeur, la seule vraie grandeur, mes frères, est d'aimer vraiment et d'être comme le Père.

« En ce monde, cette grandeur est menacée. Depuis que le Royaume de Dieu s'est présenté à nous sous les traits d'un petit enfant, environné de faiblesse, il est toujours menacé, voué à la persécution et à la mort. Les valets d'Hérode s'agitent déjà dans

la nuit de Noël. Le Royaume est menacé au dehors de nous et en nous, car toujours renaît en chacun de nous le vieux désir animal, la volonté de dominer et de dévorer, d'être le plus fort, le plus puissant.

« Mais cessons de craindre. L'Ange du Seigneur nous le demande. Ce petit enfant est le Sauveur du Monde. Sauvés ! Nous sommes sauvés, frères ! Plus jamais seuls, plus jamais abandonnés dans nos fautes, dans nos hontes et nos désespoirs. Plus rien ne peut nous séparer de la tendresse du Père.

Ah ! certes, ce mystère, nous le célébrons encore enveloppé de nuit, et dans le rude hiver de la nature et des hommes. Il fait encore froid sur la terre. Mais cette nuit, cette longue nuit, nous le savons, c'est tout de même une nuit de Noël, une longue nativité qui se continue et à laquelle nous prenons part. C'est la nuit de la naissance de l'homme à la vie de Dieu. Et dans cette nuit, il y a de la lumière : celle, tout d'abord, de ce petit enfant qui nous est donné comme gage d'une tendresse infinie, sans reprise ; et puis, chaque fois qu'un cœur d'homme se laisse pénétrer par cette tendresse, il y a un peu plus de lumière dans la nuit. Il y a toujours plus de lumière parce qu'alors le visage de l'Enfant apparaît davantage dans l'humanité, et que fleurit au cœur de l'homme le paradis de l'enfance ».

Après cette homélie, la messe se poursuivit au milieu des chants. Et chacun des assistants se sentait enveloppé d'une grande douceur. Au moment de la communion, le seigneur Jean vit avec émerveillement s'éveiller et sourire entre les bras de François un petit enfant d'une étrange beauté. Tous se rendirent compte qu'un grand mystère venait de s'accomplir. Sur terre, le paradis de l'enfance avait refléuri.

« Greccio où le serviteur de Dieu redevint enfant... », note la vieille chronique. En cette nuit sainte de Noël 1223, sur ce

pauvre coin de terre, au milieu du silence de la grande nature enneigée, la Douce Pitié de Dieu s'était frayé à nouveau un chemin jusqu'aux cœurs des pauvres. Ceux-ci redécouvraient, bouleversés, l'humilité et la tendresse de Dieu. Cette crèche vivante n'était pas seulement à leurs yeux un fait charmant : jaillie du cœur d'un saint, dans un monde violent, elle représentait le retour à la source cachée de l'enfance et de la tendresse infinies ; elle était l'expression sensible, parlante, d'une approche de Dieu par les chemins de l'amour et de l'enfance retrouvée.

Bientôt, sur la montagne, le long des chemins et au cœur du village, des chants s'élevèrent, de joyeux airs de pipeau résonnèrent. Dans les bergeries, les agneaux bêlaient. Un coq aussi chanta, saluant triomphalement l'aube encore lointaine, mais qui ne manquerait de venir. Toute la création sentait qu'il y avait déjà de la lumière dans la nuit.

Saint-Urbain (Créac'h-Balbé) ; Roubaix, 1961.